

# Revisiter le patrimoine, sur les chemins de la sérendipité

**Gisèle Gantois**

Architect MSc in Conservation  
Conférencière et chargée de cours à l'ULg et à la KUL



**100** L'intérêt croissant pour le patrimoine ne peut être compris que dans le contexte de l'émergence d'une conception renouvelée de la durabilité, celle-ci ayant pour ambition de générer une société résiliente. La susceptibilité ou non de restaurer ou de réaffecter le patrimoine dépendra plus que jamais de sa capacité à s'inscrire dans cette nouvelle perspective de durabilité.



La conviction grandit que la valeur du patrimoine ne repose plus uniquement sur les caractéristiques historiques, notamment architecturales, archéologiques, artistiques ou anthropologiques. Tout lieu, toute structure bâtie au cœur du paysage détient des significations contemporaines.



De ce point de vue, l'héritage bâti est d'une importance capitale, car il génère l'identité culturelle et sociale d'une communauté habitante souvent anonyme.<sup>1</sup>



Le sens que celle-ci lui confère s'exprime à travers la revendication d'un «droit au patrimoine» et ce, dans un contexte de plus en plus globalisé. Par conséquent l'appropriation de ce lieu préexistant que nous nommerons «patrimoine» est beaucoup plus complexe que la recherche d'une identité strictement locale, régionale, le cas échéant, nationale.<sup>2</sup>



Il est crucial de développer des outils qui servent non seulement à enregistrer d'une manière précise l'artefact même, mais aussi à faire l'inventaire du maillage complexe de significations contemporaines de ce patrimoine. Et ce afin de le relier à un cadre plus large d'expériences culturelles et spatiales intégrant structures urbaines et paysagères.

Quelles sont nos obligations en tant qu'architectes, mais aussi en tant que citoyens – de considérer ces significations spécifiques et d'y répondre à travers des projets de réinterprétation ?

Les modalités selon lesquelles faire face aux caractéristiques historiques dans la gestion du patrimoine bâti, les théories de la restauration et les prescriptions réglementaires sont encore principalement orientées vers la conservation et la restauration des aspects matériels, de préférence d'un patrimoine dit « monumental ».

S'agissant de la gestion des monuments et des sites classés, il existe une gamme de méthodes bien connues décrites dans les chartes et conventions internationales. Toutefois, la Charte de Burra (2013) souligne l'importance de la dimension culturelle du patrimoine bâti sans pour autant fournir aucun cadre quant à la façon de détecter, de dévoiler et d'enregistrer les significations contemporaines. Comme il n'y a pas de moyens éprouvés pour les retracer, le fait qu'elles soient négligées tant par les praticiens que par l'administration est encore renforcé. Quoique plusieurs disciplines évoluent depuis une approche exclusivement « substantielle » du patrimoine vers une perspective plus anthropologique, une approche interdisciplinaire fait encore défaut. D'une part, bien qu'elles soient scientifiquement quantifiables, souvent si fragiles et souvent d'une importance éco-systémique irremplaçable, les qualités intrinsèques du bâti et de son environnement sont à peine prises en compte. D'autre part, les sciences sociales manifestent un intérêt croissant pour les interactions subtiles des communautés avec le patrimoine bâti et son contexte ainsi que pour la contribution à leur réinterprétation. Corollairement, le transfert d'une démarche top-down vers une approche bottom-up émerge dans nombre de domaines. Ceci implique nécessairement une mutation des paradigmes qui cernent le patrimoine.

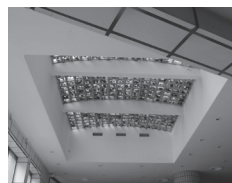
Dans le monde physique, le contexte cumule une dimension mathématique et une dimension historique. Les deux mènent au découpage et à la stratification du lieu en masses et territoires, entouré d'enceintes ou de limites, qui déterminent le paysage urbanisé. Pour les habitants toutefois, le territoire du patrimoine bâti ne consiste pas nécessairement en un lieu délimité mais plutôt en un hinterland, où leurs cheminements s'entrelacent dans un maillage social, culturel et écologique subtil et complexe (d'après Tim Ingold, 2007). Par conséquent, l'approche essentielle des questions du patrimoine ne dépendra plus des caractéristiques historiques des bâtiments emblématiques isolés, examinés individuellement, mais plutôt du tissu spatial enchevêtré de bâtiments et de territoires, chacun avec des significations tantôt préexistantes, tantôt nouvellement attribuées. De leurs relations spatiales, émerge un paysage culturel précieux, ancré tant dans le passé que dans le présent et, possiblement, dans l'avenir, tout en renforçant l'identité, la qualité et la cohésion sociale du lieu.



Cela implique un changement radical dans la conception du patrimoine bâti: de l'objet au réseau. Ainsi le patrimoine est non seulement important au titre de relique historique, accroissant la compréhension de l'histoire du lieu ou de l'expérience qui en est faite, mais aussi de son usage au quotidien et la complicité que la communauté entretient avec ce patrimoine. Le patrimoine, en ce compris tout l'écosystème du vivant, se transforme alors en un lieu d'enracinement et de reconnaissance, adopté de multiples façons, auquel l'échelle humaine est associée, permettant à chacun l'appropriation du bien le plus ordinaire.

À travers une interaction permanente entre la communauté, sinon l'individu, et le paysage culturel, s'expriment des attachements intemporels et immatériels aux lieux. Une première interaction implique les lieux ayant une signification pour les natifs à travers les événements de la vie, qui se sont produits au cœur de ce paysage ou ce bâtiment, et dont les générations se transmettent le récit. Mais même si ce n'est à travers aucune trace matérielle, les gens semblent se rappeler ce qui est arrivé, comme s'ils le «voyaient» inscrit dans la mémoire collective. Une seconde interaction est le déclenchement des souvenirs et des émotions à la simple découverte d'un lieu inconnu. La façon dont tout nouveau venu perçoit la forme construite et son environnement, est affectée par ses connaissances, par ses croyances, ou par son souvenir d'autres lieux. Ensemble ils confèrent de nouvelles dimensions à la conception statique du dit «patrimoine», ajoutant une perspective plus dynamique aux strates matérielles des vestiges archéologiques. C'est ici qu'apparaît l'apport spécifique du nouveau venu, voisin ou migrant dans cette société désormais interculturelle. Il inscrit le patrimoine bâti dans un processus continu qui transcende tous les domaines de l'activité sociale, culturelle comme dans l'écologie du territoire. En restituant une matérialité «active» aux bâtiments, «nous pouvons les sauver du cul-de-sac dans lequel ils avaient été coulés et les restituer aux courants de la vie» (d'après Tim Ingold, 2013).

On pourrait supposer que les travaux de restauration et de réaffectation sont étroitement liés à une expérience proprement humaine. Or dans l'étude du patrimoine, l'intérêt se porte à peine au sens attribué par les natifs ou les nouveaux venus, ces individus ou ces groupes qui, dans la plupart des cas se sont appropriés le lieu, tant physiquement que mentalement, «en attendant», dans l'intervalle entre l'occupation originale et le projet de réaffectation. Négligés, ils se dissolvent littéralement dans le paysage culturel. Or, ces protagonistes anonymes qui se trouvent au «périmètre» du projet architectural, bien que rarement sujets de discussion, semblent souvent être au centre même du défi du projet. À ce titre, le rôle de l'architecte comme praticien du patrimoine, doit être redéfini en s'affranchissant des méthodes conventionnelles, en s'investissant dans la rencontre du protagoniste anonyme avec l'environnement bâti, et ce dans son contexte social, culturel et naturel et, enfin, à partir de là, bâtir son récit. Le praticien évitera ainsi de tenter de renouer avec les formes hypothétiques de la langue vernaculaire défunte. Cette tentative conclut souvent à la «purification» d'un patrimoine qui a traversé les âges en se voyant continuellement réinterprété par ces héritiers que sont les occupants ou usagers qui lui ont attribué des fonctions et/ou des significations successives. Les enquêtes préliminaires et approfondies des caractéristiques historiques d'un

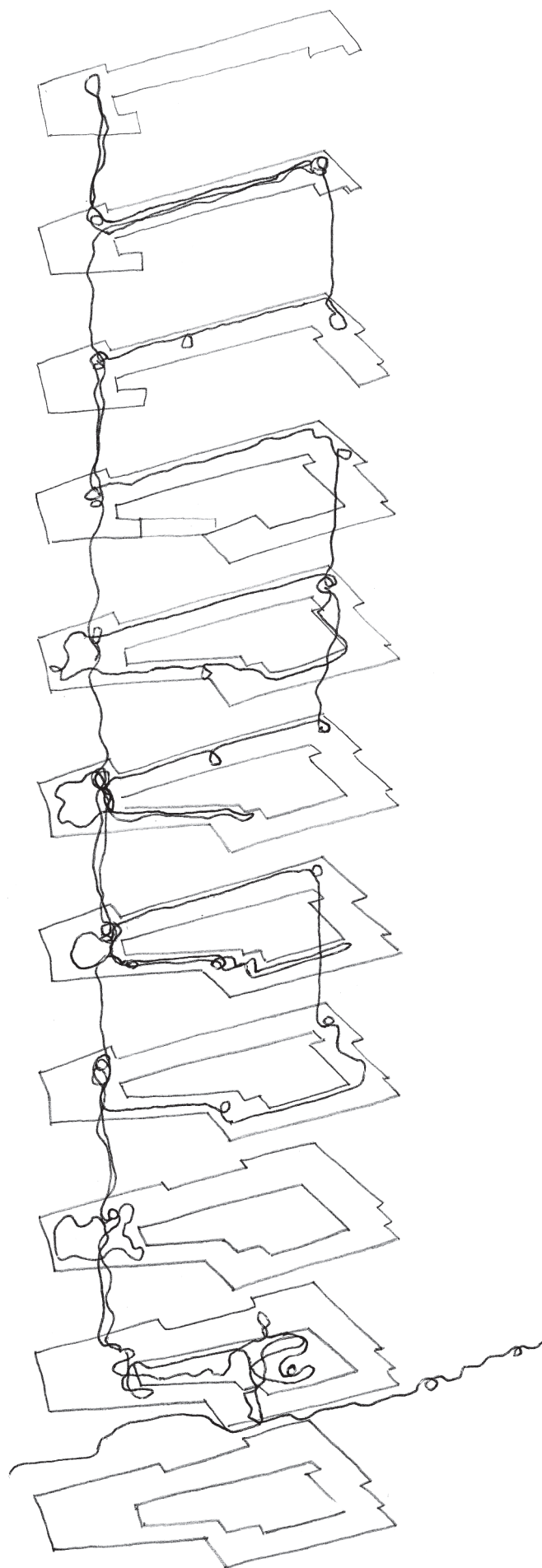




site ou d'un bâtiment ne se font traditionnellement qu'à travers la collecte d'archives et l'archéologie du bâti. Or nous ne pouvons jamais découvrir la pleine signification de ce monde fragile en n'observant le lieu qu'à travers une collecte d'informations historiques et techniques, relatives à sa matérialité. En termes de méthodologie, nous réfléchissons à un protocole selon lequel nous pourrions découvrir et enregistrer les informations que les habitants et utilisateurs nous fournissent quant à leur système de valeurs, leurs préoccupations, leurs motivations, leurs aspirations, leurs culture et leurs comportements, et ceci hors des enquêtes réglementaires. Et ce, afin d'inclure leur voix et leurs points de vue à nos projets.

Dans cette perspective, en termes de démarche, un parallèle intéressant peut être tracé entre le conteur et l'architecte, tout comme il y a un parallèle entre le récit et le paysage culturel. Comme dans une histoire, le paysage culturel se compose de différentes strates : à chaque période, chaque acte a laissé des vestiges et des traces tangibles et intangibles de sorte que la culture du lieu se compose de couches fines et transparentes, empilées lentement l'une sur l'autre, révélant une variété de « narrations » différentes. Le lieu peut ainsi être appréhendé comme un palimpseste, comme l'interférence de significations s'additionnant aux strates archéologiques matérielles : l'interprétation de la façon dont les gens ont expérimenté le passage du temps, les différentes valeurs sociales et culturelles du bâtiment ou du site considéré. Dans l'article « Der Erzähler. Betrachtungen zum Werk Nikolai Lesskows », Walter Benjamin (1936) stipule que la figure du conteur n'obtient sa pleine identité que chez celui qui peut représenter à la fois l'homme qui est resté chez lui, qui connaît les histoires locales et celles véhiculées à travers les traditions locales, et celui qui vient de loin. Cette thèse pourrait s'exprimer à travers leurs représentants archaïques : le paysan attaché à sa terre et le marin itinérant. L'avantage d'être un étranger, en adoptant l'attitude du conteur, dans ce paysage que nous avons à étudier, réside précisément dans le fait que l'on peut (re) découvrir les qualités de cet « ordinaire » que les visiteurs réguliers ou natifs risquent de négliger et que les études historiques pourraient exclure. Ainsi, l'architecte peut se transformer en médiateur entre le patrimoine bâti et les différents protagonistes, non seulement en capturant mais aussi en « récitant » les histoires des uns et des autres et ce, sans négliger le récit de sa propre expérience.





Nous avons besoin d'élargir notre champ d'intérêt à un contexte plus large, celui du vécu, et de développer des méthodes qui nous libèrent d'une focalisation étroite sur l'objet de notre recherche. Le principe essentiel de cette nouvelle méthodologie est d'aborder le problème d'une manière indirecte, en reportant à plus tard son exposé. Ce qui est une façon de s'affranchir de cette nature incertaine de la question posée par notre recherche, question d'autant plus délicate à cerner que les significations ne peuvent pas facilement ni clairement être préétablies. À travers un cheminement qui n'a rien de linéaire et s'offre aux surprises de la serendipité, cette stratégie visera à susciter une certaine disponibilité intellectuelle, une grande curiosité et de l'intuition, et ne doit pas nécessairement aboutir à une solution, à fortiori à une conclusion. Une fois acquise la capacité de prendre le temps d'observer, d'écouter cette interaction intime et fascinante du natif comme du nouveau venu avec le patrimoine, et ceci au cœur des choses, nous migrerons du focus sur le patrimoine comme artefact fini vers la découverte des témoignages de la vie même. Ceci exige une grande souplesse pour adapter nos stratégies, méthodes et instruments au fur et à mesure de nos découvertes. Au fil de notre enseignement, nous procédons à l'expérimentation et à la mise au point de cette méthodologie. Elle procède pour l'essentiel d'emprunts aux méthodes et aux outils d'autres disciplines, et ce afin d'en accroître les compétences de l'architecte. Stimuler la capacité de s'immerger réside dans la «promenade interactive». Ce nouveau protocole expérimental constitue un outil d'exploration vers de nouvelles typologies de découvertes. Ils s'appuie sur un emprunt aux méthodes éprouvées de l'anthropologie, à savoir «observer et analyser tout en marchant», combiné aux outils classiques des architectes tels le dessin et la maquette. Ceci conduit à ce qu'on appellera des récits spatiaux. Comme le suggère l'anthropologue Tim Ingold (2007), nous avons rejoint ceux parmi lesquels nous travaillons. Cela implique que, pour être en mesure de comprendre les processus d'appropriation, les souvenirs et les traces et exprimer notre propre compréhension, non seulement nous utilisons des techniques cartographiques mais nous enjambons les routes et nous parcourons les lieux que les habitants ont évoqués (Lee, Jo et Ingold, Tim, 2008). L'enquête se transforme ainsi en une histoire de voyage, la narration en une pratique spatiale comme Michel de Certeau (1990) l'exprime dans *L'Invention du quotidien*. Cette promenade interactive, combinée au dessin, à la fois intensifie les expériences sensorielles et génère de nouvelles connaissances quant à la signification du patrimoine bâti. L'accent est mis sur le fait de mener la réflexion au fil de la promenade et au creux de la main qui dessine plutôt que de tenter de résoudre ou structurer directement une problématique. Le temps et la patience accordés à cet exercice constituent les caractéristiques essentielles de cette méthode. La promenade fonctionne comme un déclencheur à partir duquel le paysage culturel est enquêté. Elle génère et facilite un processus de pensée. Le fait d'observer de près tout en déambulant, conduit à une réelle proximité. Ceci nous permet de sortir du focus strict sur les vestiges historiques d'exception pour aller vers ce patrimoine, qui est organiquement intégré à la vie de la communauté et par ceci territorialisé et ancré culturellement. La combinaison de la pratique de la promenade avec le dessin révèle de nouveaux éléments inattendus qui n'étaient souvent qu'implicitement perçus. Le dessin devient un outil pour aiguïser la vue et tous les sens, afin de voir les choses différemment, même les choses les

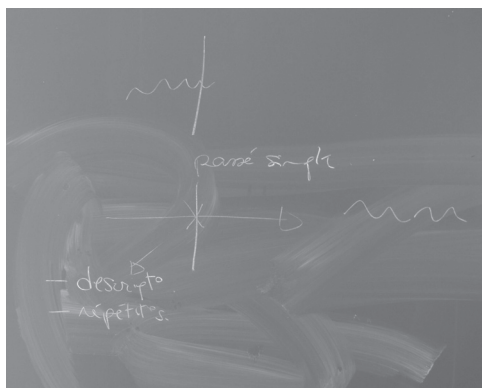




plus familières. Représenter par le dessin la réalité vécue alimente la compréhension de la signification présente du patrimoine dans son contexte, de sorte qu'il quitte son statut d'artefact pour s'inscrire dans un continuum. Le dessin, in situ, devient finalement un outil de médiation, car en le pratiquant on attire l'attention des passants, ce qui suscite facilement des échanges et permet d'engager une vraie conversation. L'échange d'expériences souvent très personnelles en est stimulé.

« Mapper » les valeurs en-soi pourrait être une approche, mais nous avons aussi ressenti le besoin de la construction d'un récit portant sur les modalités selon lesquelles les valeurs se définissent et évoluent. Pour mieux comprendre les communautés habitantes, leur « pourquoi et comment » et leur relation avec le lieu, nous avons traduit cette perception par le biais de « la cartographie du sol ». Cependant un besoin prégnant surgit de trouver une façon totalement différente de cartographier ce paysage culturel. Les données enregistrées d'une manière analytique et selon la cartographie classique où l'information est superposée ou tranchée, sont trop limitatives. Elles doivent être combinées avec les expériences partagées de la vie réelle, comme dans une narration sociale. Le paysage culturel ne peut être appréhendé successivement selon les dimensions tantôt de l'économie, tantôt de la famille, de la religion ou de la politique, car celles-ci s'interpénètrent et constituent une seule et même réalité. Le paysage culturel est un substrat pour les êtres comme pour les événements, sans cesse déplacé, échangé, remplacé, oublié. Sa subdivision se dissout dans le fond de l'expérience humaine parce que celle-ci est omniprésente. On pourrait se référer au Moyen Age où on pratiquait ce que l'historien moderne François de Dainville appelait des « Cartes Parlantes », à la fois thématiques et quantitatives. Ces cartes inventoriaient des centaines ou même des milliers de parcelles individuelles selon un panel de domaines tout en précisant l'emplacement exact de chacun (Oles, 2008). Elles n'étaient pas appréciées en termes de correspondance à des coordonnées ou une échelle, mais relativement au degré de fidélité des relations décrites entre les personnes, souvent des propriétaires – et leur environnement physique (Sack, 1986). Au lieu d'être un outil de simplification, cette façon de cartographier révèle la complexité relationnelle. Selon notre méthodologie, nous combinons les techniques cartographiques traditionnelles comme moyen de représentation graphiques en deux dimensions de l'étendue d'un lieu ou d'une région avec l'expression des perceptions que nous avons recueillies en nous promenant à travers le paysage culturel, donc à partir du sol. Ensuite la maquette sert d'outil de réflexion pour confronter les données expérimentées et recueillies en marchant, et qui dévoilent la signification in situ, avec les bases de données institutionnelles telles que les cartes traditionnelles, qui, elles, fournissent des informations abstraites, codifiées.

Pour conclure, le principal défi de la réaffectation de tout patrimoine est non seulement la question de la fonctionnalité du bâti dans ses caractéristiques historiques, mais la reconnaissance et la régénération des significations contemporaines, ce au cœur d'un



paysage culturel durable ou résilient. Renouveler les méthodologies de recherche dans le domaine du patrimoine est indispensable pour relier les trois composantes indissociables de la notion de valeur du patrimoine qui sont les caractéristiques historiques, les qualités intrinsèques et les significations contemporaines. Comprendre les interactions continues entre les individus et leur environnement, les réseaux cachés et l'attachement des habitants à leur environnement ainsi que les facteurs fondamentaux de structuration de nos paysages culturels peut nous aider à développer des projets de réinterprétation qui soient meilleures parce que plus inclusifs. Il ne s'agit pas de remettre en question les caractéristiques historiques de type architectural, artistique, anthropologique et archéologique souvent reconnues et validées par les experts, mais nous aimerions envisager de nouvelles significations sociales et culturelles afin de contribuer à la fois au développement de la cohésion sociale et à la préservation de l'environnement bâti. Mettre l'accent sur le « comment s'immerger » offre la possibilité de transcender une méthode ciblée sur l'objet. Traquer les protagonistes anonymes rend possible la détection de l'utilisation formelle et informelle du lieu. Cela implique la transition d'une conception du patrimoine comme artefact à une approche du patrimoine comme faisant partie d'un processus dynamique et organiquement intégré à la vie des différentes communautés et par ceci territorialisé et ancré. Les projets de réinterprétation ne peuvent pas être isolés de leurs dimensions humaines sinon ils seront inhabitables et par conséquent socialement rejetés. Nous penchant sur les pratiques du quotidien nous ne nous concentrons plus sur l'unique, l'exceptionnel, mais plutôt sur le commun tout en nous offrant à la surprise au fil de nos explorations.

Cette lente, intense et patiente promenade interactive, pratiquée dans l'interdisciplinarité, avec une totale disponibilité intellectuelle et autant de curiosité active est un chemin de compréhension et de connaissance qui peut métaphoriquement être accompli dans d'autres quêtes ...



#### Remerciements

à Monsieur Patrick Delcour, le Directeur Président de la Haute École de la Ville de Liège de m'avoir invitée comme conférencière à la Rentrée Académique.

à mon promoteur de thèse, Monsieur Yves Schoonjans et ma co-promotrice, Madame Krista De Jonge pour leurs multiples conseils et leurs encouragements.

à Madame Dominique Anne Falys, architecte et urbaniste pour sa contribution, pour sa générosité et son amitié.

à mes collègues, les architectes Aloys Beguin et Georges-Éric Lantair pour l'intérêt manifesté à l'égard de ma recherche.

Illustration et photographies :  
Gisèle Gantois

107

Cet article fait partie de mon travail doctoral intitulé : *The Architect Heritage Practitioner as Storyteller – Tracing the actual significance of built heritage in the framework of adaptive use.* (2014-2018) directeur de thèse Yves Schoonjans, co-directrice de thèse Krista De Jonge, KU Leuven, Arenberg Doctoral School.

#### 1

D'après Emma Waterton et Laura Jane Smith, 2010, le terme « communauté habitante » pourrait signifier une création sociale continuellement renouvelée, plutôt qu'une entité fixe, qu'une collectivité homogène, définie par la géographie, la religion, l'âge, l'éducation, la classe, le sexe, l'origine ethnique, etc.

#### 2

Dans cette perspective, le terme « patrimoine » pourrait être remplacé par le mot héritage, qui doit être compris littéralement comme ce dont nous héritons, qu'il s'agisse ou non de le préserver.